

1
Août 1983

En rentrant, la Princesse s'était couchée en travers, les yeux exorbités, le souffle court. Des spasmes profonds, lourds, lui soulevaient le ventre. Elle avait l'air d'une outre écartelée. Lucien se dit qu'il vieillissait. Il se le disait chaque jour, et depuis si longtemps que la vieille était morte, il n'avait plus l'impression d'avoir été jeune un jour. Il remonta à la cuisine pour téléphoner à Pascal.

— J'aime autant que tu viennes maintenant. C'est son premier, elle est jeune.

— On a le temps, répondit Pascal. Je serai là dans une heure.

La Chiffe l'avait suivi. Pas un jour de sa vie sans que la jambe droite de sa culotte croûteuse de terre et de bouse tire dans son sillage ce vieux rideau à franges plein d'affection.

— On va prendre la soupe, d'ici qu'il arrive.

Il tendait l'oreille, qu'il avait gardée assez fine, craignant que la Princesse se mette à bramer. Il se dit qu'il ne supporterait pas de l'entendre. Ou qu'il le supporterait, comme tout le reste, en serrant les dents. Mais il n'entendit rien d'inhabituel. Elle devait se convulser bravement avec ses yeux d'ordinaire rêveurs et veloutés qui lui sortaient de la tête.

Il fit chuintier un morceau de lard au fond de la gamelle, jeta un poireau et quelques feuilles de chou, les regarda verdir intensément et les mouilla d'un jet de flotte, attendit que ça

bouille. Il remplit deux bols, un pour lui, un pour la Chiffe, et y tassa de gros morceaux de pain presque rassis. Le chien bavait stoïquement, il sentait son regard invisible lui appuyer sur les mains de derrière ses cordages de feutre gris. Du temps de sa vieille, la mère de la Chiffe était tondue et lavée tous les étés, mais la Chiffe, comme un de ces moutons retournés à l'état sauvage du côté de la Baraque du Cheval Mort, traînait ses haillons de laine déchiquetée qu'il perdait par lambeaux dans les bartàs et les barbelés. Il trimballait des samares, des brindilles et des frelons emberlificotés, des épillets, des galettes de résine et de la terre. Ce n'était plus un chien, c'était une nature morte. Mais fonctionnelle, sans quoi sa lignée n'aurait pas accompagné celle de Lucien dans ce pays impitoyable. La Chiffe, comme sa mère qui l'avait éduqué sans intervention humaine, était un excellent berger.

Lucien posa le bol blanc cassé par terre et mouilla le contenu du bol blanc bleuté d'une rasade de vin noir. Il était six heures et il lui fallait traire, avec la Princesse... Il se souvint que la vieille avait un sixième sens pour renifler le malheur. Il sentit que ça allait mal se passer. Ou il devenait gâteux.

Elle n'avait pas grouillé de sa place. Il lui sembla juste qu'elle s'enfonçait dans sa propre viande. Son cou était si étiré que les tendons saillaient comme si sa tête terrifiée essayait de fuir le gros amas en déroute de son corps haché par les spasmes. Ça n'avait pas avancé d'un chouïa depuis tout à l'heure.

Un peu moins d'une heure plus tard, alors qu'il finissait de traire à la main, il entendit la bagnole de Pascal se garer dans la cour et il sortit sur le pas de la porte. Le pan de ciel derrière l'école, de l'autre côté de la route, se peinturlurait de pourpre et de violine, crantant les nuages marron d'incandescences roses. Au-dessus, la voûte dans laquelle il avait si souvent envie de se laisser couler à l'envers buvait par capillarité l'obscurité montante.

— Fait pas chaud, dit Pascal pour dire quelque chose.

Il sentait l'apéro et bouffait tard, à l'heure où la plupart de ses pratiques en écrasaient dans le givre laiteux des chambres. Question d'horaires. Lucien, pour sa part, commençait à papillonner des yeux. Pascal palpa le ventre de la Princesse, tâtonna voir ce qui se passait à l'intérieur. Lucien ne pouvait s'empêcher de discriminer tous les sons. Il avait mal à la tête mais ne l'identifiait pas. Juste, ça lui faisait tout entendre de façon aiguë, ciselée, incroyablement précise. Le bruit du gant en plastique dans le fourreau crissant des chairs. Tout ce qui résonnait là-dedans en faisant rouler des masses piégées, comprimées, de cartilages craquants et de tissus déchirés, dans des gargouillis d'humeurs prisonnières, de sources comprimées. Combien de temps Pascal y revint-il avant de réveiller son collègue ? Ça se passait mal. Lucien tenait la tête de la Princesse dans ses bras comme pour l'empêcher de se décrocher du corps. Elle ne beuglait toujours pas. Quelque chose explosait dans sa carcasse en formant des embâcles, des esquilles d'os brisés, des enchevêtrements étanches où sa respiration s'écartelait, se démembrait, ne trouvant plus que des filets tortillants de flûtes mal accordées.

Le collègue arriva avec tout un appareillage d'acier, de leviers et d'anneaux crantés. Ils se penchèrent sur le ventre énorme. Il y avait là-dedans une grosse île de viande mâchée qui n'avait pas trouvé son chemin vers la vie et halait maintenant son vaisseau vers la mort. Lucien, qui n'avait pas lâché la tête de Princesse, sentit quelque chose se décrocher en lui, comme si toutes ses veines, d'un seul coup, se trouvaient désengorgées. La tête de Princesse résonnait du chaos de son ventre, il en sentait dans ses bras couverts d'écume les trilles sourds et les chocs étouffés, les ébranlements souterrains. Mais désormais, sans se l'expliquer, il savait qu'il ne la perdrait pas. Pour le petit,

c'était fichu. Restait à le désincarcérer sans trop de dommages du piège vivant dont il n'avait pas pu s'extraire. Pour le petit, il s'en foutait.

— Vas-y, dit Pascal en s'essuyant les yeux, se maculant le visage d'un sang délavé et visqueux mêlé de merde.

— En un seul morceau, fit remarquer son collègue, ça va être difficile.

Il commença à s'arc-bouter sur le levier et Princesse tressaillit si violemment que Lucien, enfin, lui lâcha la tête quelques secondes. Un mugissement affreux, inaudible, lui faisait vibrer toute la carcasse. Lucien lui reprit la tête entre ses bras et sentit la stridence des tissus déchirés râper l'intérieur de sa boîte crânienne.

— Ouh putain...

— Miladiou...

Un cauchemar de viande écrasée suivit d'un seul tenant ce qui pouvait être une jambe disjointe.

— On l'a, putain ! On l'a !

— Vas-y, vas-y, tire... Non ! Reviens, à fond.

Pascal enfonça le bras jusqu'à l'épaule et tenta de décroincer ce qui restait du petit. Lucien, les dents toujours serrées, marmonnait des mots sans suite et ne regardait pas. Non qu'il eût la moindre répugnance pour les misères des corps défaits, mais il s'en moquait, décidément. Il redoutait le flot de sang qui pouvait emporter Princesse en quelques minutes une fois son petit arraché d'elle, sans pourtant paniquer. Il savait désormais qu'elle s'en sortirait.

— C'est fini, rauqua-t-il à travers les craquements qui lui remontaient dans les os.

Il y eut l'écrasement opaque d'articulations imbriquées, un glissement pénible, violent, puis une explosion visqueuse et le bruit mouillé d'un paquet de viscères qui débondait, s'étalait, puis ne bougeait plus.

— On l'a eu.

L'absence brutale de douleur lui laissait la chair assourdie, suffocante. Les deux vétérinaires mirent encore un bon quart d'heure à décrocher le placenta en lambeaux.

— Appuie, putain. Appuie, appuie, comprime !

— Et qu'est-ce que tu crois que je fais ?

Des caillots, des glouglous grasseyants.

— C'est bon, c'est rien.

La fatigue redescendait sur Lucien avec le poids de toutes les heures crispées qui formaient des nodosités sous ses paupières. Dans un brouillard tremblant, il voyait Pascal accroupi au cul de sa génisse en train de la recoudre. Son collègue, à l'autre bout de l'étable, rinçait le matériel et se lavait les mains.

— Elle a un truc... Le veau était trop gros mais c'est allé vite. Pas eu le temps de faire une césarienne. Je sais pas si elle pourra en porter d'autres. À supposer qu'elle crève pas d'ici la fin de la semaine.

— Vous voulez boire une goutte ? proposa Lucien, espérant qu'ils auraient autre chose à faire maintenant.

— Allez, paraît que ta gentiane vaut le détour.

— Quel bordel, dit Pascal. Elle est en acier chromé, cette bête. Elle aurait pu y rester. Dis donc, les autres sont sur les nerfs avec la tension, l'odeur du sang. Fais gaffe demain en les sortant... Tout à l'heure. Elles pourraient charger.

Lucien hocha la tête. Dans la cuisine, la Chiffe dormait, espartafé dans un coin comme un vieux tas de hardes. Il ronflait.

— T'as un sacré chien de garde, dis donc.

Ils s'assirent sur les chaises en formica. La toile cirée à petits carreaux Vichy portait les ocelles bleus des verres à dents emplis de piquette. Lucien, avec des gestes de somnambule, sortit sa gentiane, légendaire en effet par la monstruosité des gueules de bois consécutives à sa consommation. Il n'avait

pas de secret particulier. Dans le champ des Amoulasses, les grands épis de fleurs jaunes poussaient comme des chiendents, mélangés aux hellébores blancs qui leur ressemblaient comme les diabolins aux angelots. Tous les ans, Lucien y allait avec la fourche-bêche, choisissait un pied de dix ou douze ans et suait une paire d'heures à le sortir de terre. La grosse racine à l'odeur enivrante s'enfonçait jusqu'à un mètre de profondeur, se divisant comme une étoile de mer géante. Lucien s'ingéniait à la récupérer entière. Pour le reste, il faisait comme sa vieille avait toujours fait. Sa gentiane titrait et vous faisait plisser le nez tant elle était amère. La vieille l'utilisait avec parcimonie, pour ses maux de ventre, et lui, Lucien, depuis l'adolescence, de loin en loin, quand ses insomnies, en se rejoignant, formaient un long boyau rayé d'obscurité qui s'enfonçait doucement, telle une vis sans fin, dans la folie.

— Alors, tu vas avoir une jeune voisine ?

Tout d'abord il ne comprit pas. Il pensait toujours à sa génisse, à l'équarrisseur qu'il faudrait faire venir, et puis aux papiers.

— Une nouvelle maîtresse d'école. Vous en avez pas causé ?

Il se souvint qu'ils devaient se réunir, tout le village, ou du moins ceux que ça intéressait, le lendemain, chez le curé. Il hocha la tête.

— Il paraît qu'elle a un petit. Elle doit être folle. Elle vient de Paris.

Il savait tout ça. C'était juste qu'il n'était pas encore temps d'y penser. Tout de même, une femme jeune, avec un petit, alors que toutes, elles foutaient le camp dans la vallée... Oui, il fallait qu'elle soit un peu folle, ou alors qu'elle ignore tout de la montagne.

— Hé bé, à la maîtresse, alors.

— À la maîtresse, tiens, dit Lucien.

Ça lui chiffonnait doucement l'estomac, à y penser. Cette femme et son petit qui venaient se perdre ici alors que tout le monde en partait, qu'ils n'étaient plus que trente l'hiver au village, pour la plupart des vieux, pour la plupart des hommes. Les femmes étaient happées par l'avenir, par la vie qui réclamait de pouvoir s'installer et prospérer. Les hommes suivaient, ils descendaient. Mais pour certains, il était trop difficile de quitter la montagne. C'était comme un amour monstrueux, charnel, léthal, sans espoir, qui les faisait rester, accrochés à la terre parsemée de rochers, au froid, à la solitude démente des forêts, au ressac sans merci des jours sur ce grand plateau granitique étagé de neuf cents à mille cinq cents mètres, où l'hiver appuyait son ventre de neige et de glace huit mois par an.

Une femme, jeune. Avec un petit.

Octobre 2015

Maintenant que la fin approche, et que je vais lui sauter à la gueule sans attendre qu'elle m'entortille dans les soies de mes propres nerfs, je rêve. Je rêve toutes les nuits, et parfois le jour. Ce mur étanche qui s'était érigé entre ma vie et moi, me coupant en deux comme la frontière d'un pays paranoïaque, la douleur, la peur de mourir et un vague espoir en la mort le défont. Je suis submergée par les chimères évolutives de ma mémoire.

J'ai rêvé de Lucien, cette nuit. C'était en automne, il avait pris par la petite route de la lande avec Alice et, dans mon rêve, cette petite vallée était un lac de gelée blanche. Il filait dans des éclaboussements d'écume, attaché à un mât branlant, mort de rire, et Alice conduisait le bateau. Elle était vieille et lui était jeune, une douzaine d'années. Pourquoi ai-je interverti leur âge ?

Je me rappelle très bien cette scène. Ils revenaient de Langogne, où ils avaient été faire des courses, quand la neige, que le ciel retenait jusque-là au ras des crêtes, avait commencé à se déverser dans le silence capitonné qui verrouille l'infini du plateau. Elle dégueulait sa lente avalanche striée sur les convolutions de la route, qui s'effaçait à la vitesse d'un dessin vivement gommé, ne laissant sur ses bords que les petits fanaux rouges des piquets de neige. Les essuie-glaces de la vieille

deux-pattes avaient immédiatement déclaré forfait. Partie me promener avec Juliette, qui bondissait dans la poudreuse en poussant des glapissements de joie, j'avais vu la trogne renfrognée de Lucien disparaître sous l'épaisseur blanche qui recouvrait son pare-brise. Mais la bagnole ne s'était pas arrêtée pour autant. Le buste d'Alice, passant par la fenêtre, avait fusé tel un organe télescopique de secours. La gamine, accrochée à la capote et le visage crémeux de neige molle, gueulait : à gauche ! À droite ! Continue ! Accélère !

Je vis le moment où ils allaient se retrouver en carafe dans les congères en formation. À la vitesse où ils allaient, ils ne risquaient rien d'autre. Mais la deux-pattes, soulevant de chaque bord des bourrelets ondoyants de neige, avait franchi sur une dernière accélération l'échine de goudron du croisement, et Lucien, sans coup férir, suivant les vociférations de l'elfe, était entré se garer dans sa cour.

Chapeau.

Derrière, la Bise commençait à combler les fioritures de la lande, y étalant une uniformité plane de blancheur opaque. Le lendemain, quand elle se calma, j'y emmenai de nouveau ma fille éblouie. Le ciel était presque de la couleur de la terre, encore gros de neige, si bas et uni qu'on ne le distinguait pas, dans ses extensions brumeuses, des champs. Je portais Juliette. Lorsque j'eus de la neige jusqu'en haut des cuisses, je la posai par terre. Elle disparut entièrement. Ses cris de plaisir s'effaçaient, dissous comme des sucres dans du lait.

J'étais là depuis trois mois. Depuis la mi-août. J'avais dévissé de la banlieue parisienne surpeuplée, gueularde et asphyxiante sur un coup de tête, pour me retrouver à tutoyer le ciel dans un lieu dont je n'avais même pas imaginé l'existence.

J'étais arrivée là, il faut le dire, en laissant des croums d'importance derrière moi. Seule avec la petite dans cet appartement trop cher de la rue des Étoiles, il m'avait fallu ramer dur pour nous mettre tous les jours quelque chose dans l'assiette. Je vendais un peu d'herbe, écoulais des bricoles tombées du camion. Jeune instit, j'étais payée un peu plus que le Smic, et mon appartement au rez-de-chaussée, loué à l'époque prospère où nous étions deux à le payer, en bouffait les deux tiers. Tout roulait tant bien que mal, jusqu'à l'arrivée de Vanessa.

Elle m'avait été adressée par un ami d'Errico car elle avait besoin d'une crèche après sa sortie de taule. J'étais habituée, depuis des années, à dépanner de loin en loin des levées d'écrou en attendant qu'ils trouvent à se loger. C'était le seul service qu'Errico me demandait depuis la fin de notre liaison et je le lui rendais bien volontiers.

Vanessa, blondinette de vingt-deux ans, était tombée trois ans plus tôt pour une histoire de gros trafic de came. Lampiste, elle avait pris à la place des dealers qui l'avaient chargée comme un transpalette alors qu'elle se contentait de faire l'intermédiaire. Elle s'était retrouvée au chtar pour une désintoxication à la hussarde où elle avait laissé la moitié de ses dents, mais n'avait dénoncé personne. C'était leurs affaires, je ne m'en mêlais pas, mais je supposais qu'Errico, en veillant sur elle, comptait remettre la main sur les dealers en question qui avaient travaillé pour lui avant de disparaître dans la nature.

Toutes ces histoires ne m'intéressaient pas, il le savait.

Vanessa ne se camait plus mais n'était pas bien épaisse quand elle arriva chez moi. Elle m'apportait le tiers du loyer et un peu de compagnie. J'avais assez rapidement renoncé à lui confier Juliette depuis qu'elle s'était gourée d'école, un matin. Cette jeune fille avait laissé quelques neurones à la pompe et

éprouvait des difficultés à retenir les noms des rues et les jours de la semaine.

Peu après son installation chez moi, elle était arrivée un après-midi couverte de sang et le nez tuméfié. Tandis que je la berçais sur mes genoux comme une gosse qui se serait cassé la figure à vélo, elle me crachota des explications confuses entrecoupées de sanglots.

— J'ai pas voulu coucher avec lui, alors il m'a cassé la gueule.

Ce gentleman, qui n'avait pas voulu les allonger après l'avoir troussée derrière une porte-cochère, s'était formalisé qu'elle lui crache en pleine poire :

— Chuis séropo, connard, t'es plombé.

Un peu plus tard, dans la salle de bains, alors qu'elle prenait une douche et que je lavais des fringues de Juliette dans le bidet, je détaillai sombrement son corps foetal bleui de coups et marmonnai sans trop y croire :

— Tu devrais les avertir, leur proposer la capote.

— Tu les connais pas.

Je m'abstins de lui dire que je n'avais que ça dans ma famille. Est-ce que mon père ou mon frère auraient pu la sauter ? Lui casser la gueule ? J'aurais été bien en peine de répondre.

Je savais maintenant qu'elle y avait repiqué. Ça m'emmerdait mais je pensais que ça ne me regardait pas. Et je savais aussi qu'elle était poissée. Nous mîmes au point ensemble, ce soir-là, un train de précautions basiques pour éviter que Juliette se trompe de brosse à dents.

Au bout de trois mois sur les hauteurs de la Margeride, toutes ces péripéties m'apparaissaient comme des pinailleries de fourmis autour d'un cadavre de moineau. Je m'étais habituée à ce que la vie se présente sous la forme d'une théorie de problèmes à régler, de petits problèmes byzantins formant sans cesse des

stolons et se bouturant sans répit. Mes petits problèmes, à la longue, étaient devenus de gros emmerdements.

Il y avait aussi Juliette. Comme moi, mais de façon plus visible en raison de son agitation perpétuelle, elle n'arrivait à se placer nulle part. À l'école maternelle, elle s'emparait sans préavis de ce qui lui tapait dans l'œil, que ce fût un jouet déjà tenu par un autre enfant, le sac à main de la maîtresse ou la chevelure d'une petite fille. On avait du mal à lui faire lâcher prise. Elle parlait volublement, avec une richesse de vocabulaire et une complexité syntaxique effrayantes pour une enfant de quatre ans, mais jamais dans un but de communication. Les phrases s'échappaient d'elle comme le souffle, la sueur ou l'urine, par un phénomène de trop-plein qui nécessitait des lâchers réguliers. Elle parlait pour vidanger ses émotions et manifester ses désirs. C'était un émetteur continu qui mit très longtemps à devenir un récepteur intermittent. Autant dire qu'à l'école, c'était le rififi permanent.

Un jour que nous marchions, au printemps, dans la montagne, au lendemain d'un de ces orages monstrueux qui secouaient quelquefois le plateau, elle aperçut, dans un champ en surplomb, la vache foudroyée dont les paysans parlaient depuis la veille. Elle n'avait pas encore été déplacée jusqu'à la route. On n'en voyait déjà plus les contours en raison d'une trombe de mouches entrelardée de corbeaux. Juliette s'était précipitée vers la carcasse partiellement brûlée, défaillante d'excitation. J'avais eu toutes les peines du monde à l'empêcher de plonger dans cette horreur éventrée dont la puanteur infernale faisait déjà onduler l'air.

— On pourra la disséquer ? m'avait-elle demandé.

Par la suite, un ami carabin en visite lui fit disséquer un lapin frais et tué proprement en lui expliquant par le menu le

fonctionnement de tous les organes, et nous le mangeâmes le soir en papillotes.

Juliette, qui avait frôlé l'hôpital de jour à Levallois, s'épanouit comme un roncier dans ces montagnes désertes. Elle qui avait tant de mal à se civiliser s'ensauvagea prodigieusement. Elle ne se cognait plus nulle part. Son infatigable énergie, dans cette immensité, trouva un champ d'apaisement et de plaisir.

Les villageois craignaient plus que tout, pour nous, la solitude qui les écrasait aussi, mais qu'ils avaient apprivoisée. Elle prenait ici une autre signification. On n'était pas seul uniquement de manquer de compagnie humaine, mais d'être, humains, perdus dans un vivier démesuré de vies étrangères. Pour la première fois de ma vie, cheminant à la lisière d'une tourbière frangée de pins, dans une cuve comblée de molinie où ne s'apercevaient plus ni route, ni fil électrique, ni clôture, je me sentis en écrasante minorité. J'avais du mal à marcher – cela m'arriverait souvent – car les bourdigas s'enchevêtraient inextricablement. Les carex se dressaient en bouquets retombants, froissés, et, plus haut, les genêts, les callunes et les ajoncs formaient un fouillis où je ne pus me frayer un chemin qu'en suivant les coulées de grosses bêtes, probablement des sangliers.

Mais ni moi ni Juliette ne craignons la solitude. Elle nous avait manqué sans que nous puissions même la nommer. C'était un mot négatif alors, qui n'évoquait que le manque, l'absence, le creux. Ici, il se gonfla de sa pleine signification. Une autre forme de danger. Une vouivre remontant du fond des âges pour nous faire toucher sa robe d'écailles électriques et déplier pour nous la matrice des humains, ces divinités mutilées qui inventent des outils, des bêtes et des plantes, mais n'en continuent pas moins de mourir écrasées dans l'ombre d'un gigantesque point d'interrogation.

Quand je me promenais dans les bois avec Juliette, ce printemps-là, nous avançons parfois à travers des masses de gros cristaux blancs, oblongs, qui rendaient sous nos pas un bruit de verre brisé. Juliette lançait des coups de pied pour les voir éclater en gerbes scintillantes. La neige, à force de fondre et de geler pour fondre encore, prenait des formes variées.

Dans l'ombre du talus, non loin de chez nous, une congère s'était pétrifiée en dôme d'un gris pâle, dépoli. En juillet, elle était toujours là, à peine condensée, énorme, au pied de ce versant que le soleil n'éclairait jamais. Mais en automne, je m'aperçus qu'elle avait mystérieusement rapetissé, et quand tomba la première neige, elle avait disparu. L'année suivante, elle ne se reforma pas.

Juliette adorait la neige. Moi, j'en découvrais le polymorphisme et la puissance. Je crois qu'aujourd'hui, elle ne tombe plus comme alors. Une trentaine d'années a suffi pour que la Margeride soit déshabillée de cet enchantement terrible qui l'encoconnait de l'automne au printemps. Mais déjà, à l'époque, les vieux disaient qu'il ne neigeait plus comme autrefois. Lucien, un jour, me montra une photo où il posait à côté de son âme damnée, Lionnel, le père d'Alice, patron de l'hôtel-bar-restaurant, alors âgé d'une douzaine d'années. Je me crevai les yeux à détailler, sur ce cliché minuscule en noir et blanc, la longue figure de mon vieux voisin que je n'avais pas encore imaginé plus jeune. Un grand échalas dont les yeux clairs riaient dans l'ombre de sa casquette. Un beau mec, merde alors. Je le regardai et il me sembla que je le voyais pour la première fois.

— Vous voyez pas ? me dit-il en posant son doigt calleux sur la photo. Vous savez ce que c'est, ça ?

Non, je ne savais pas ce que c'était. Un gros piquet d'une cinquantaine de centimètres émergeait de la neige. Lucien

pivota d'un quart de tour et me désigna le poteau électrique en bois goudronné qui formait l'angle de sa cour.

— C'est le haut du poteau.

Il souriait.

— À l'époque, oui, c'était de la neige, dit-il avec une sorte d'orgueil comme si la montagne lui faisait honneur d'être capable de tels prodiges.

— En cinquante-six, té, on est restés bloqués plus de quatre mois. Y avait point de communications, on était coupés de tout. Ils nous ravitaillaient par hélicoptère.

Son visage étoilé, s'il cessait de grimacer en une mimique de sourire, devenait sauvage, effrayant de tristesse et d'étonnement. Il n'avait plus que quelques dents et ne portait pas toujours son dentier, si bien que le bas de sa figure se rétractait et que son menton rejoignait presque son nez. Dans ce ravage qui l'indifférait, ses yeux étaient beaux, très bleus, grands, bordés de cernes réglisse et d'un guillochis de rides, mélancoliques, impénétrables. Il me reprit doucement la photo.

— Ça, c'était de la neige.

Elle tombait en un déversement oblique d'énormes flocons qui avalaient les bruits et ensevelissaient en un instant toutes les couleurs. Elle explosait en poussière piquante et vous criblait le visage, soulevée par la Bise. Elle se déplaçait follement, comme les dunes, formant des vagues et comblant les reliefs. Elle s'accumulait de plusieurs mètres, mollement, en certains endroits où elle cédait comme de la vase. Elle se fronçait en croûte écailleuse de quelques millimètres sur le sol gelé qu'elle faisait briller comme une pièce d'argent.

Parfois, au cœur de l'hiver ou au début du printemps, la Bise s'emportait dans des chorégraphies démentes soulevant en tourbillons erratiques, sur des dizaines de kilomètres, des milliers de mètres cubes de neige. Quand cette furie aveugle

s'emparait de la montagne, on pouvait très vite se trouver dans un fourreau hurlant de blancheur, incapable de distinguer le mur de sa maison à plus de deux mètres. Malheur à celui qui essayait de trouver son chemin, l'ouragan l'enveloppait de ses soies de givre, l'incorporait dans son mugissement continu. Au petit matin, on retrouverait son corps gelé enfoui dans la neige. Ce phénomène, dans la montagne ardéchoise, s'appelle la Burle, du nom du vent qui l'occasionne. Sur la Margeride, Lucien me le signala sous le terme de tourmente. La tourmente, m'expliqua-t-il, avait englouti au début du siècle une jeune institutrice imprudemment sortie pour aller chercher son linge encore sur le fil. Elle n'avait jamais pu retrouver sa maison, qui était maintenant la mienne.

Plus récemment, un jeune couple était parti malgré les avertissements des Lozériens prêts à les héberger, de Châteauneuf-de-Randon, alors que la Bise commençait à miauler et feuler comme une monstrueuse bête carnassière ébrouant sa fourrure de laine électrique. Arrêtés au milieu du village car ils ne voyaient plus du tout la route, ayant laissé le moteur tourner pour ne pas crever de froid, ils étaient morts asphyxiés par les gaz d'échappement. Ils ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient dans un bourg et qu'il leur aurait suffi de faire quatre pas pour trouver du secours. La taulière du bistrot devant lequel ils s'étaient arrêtés ne les avait pas entendus.

Au point du jour, la tourmente se calma. La voiture était recouverte de draperies blêmes. On la dégagea en hâte, mais il était trop tard. Un petit enfant de quatre ou cinq ans reposait, les yeux clos, dans les bras de sa mère, sous la lueur bleuâtre du pare-brise tendu de neige.

Je savais que Lucien voulait me terrifier avec ses histoires, mais je savais aussi qu'il avait peur pour moi. Il était effaré par

ma complète ignorance. Ils l'étaient tous. En touillant mes souvenirs, je me rends compte que jamais auparavant et plus jamais depuis, de toute ma vie, je n'ai été couvée, surveillée, protégée, entourée à ce point par une communauté humaine avec laquelle, par ailleurs, je n'avais rien de commun. À mon arrivée, je bronçais à poil dans le champ tandis qu'endimanchés, ils allaient à l'église. J'écoutais Renaud et Thiéfaïne à fond, mais parfois, passant devant la ferme de Lucien au crépuscule, j'entendais nasiller un crin-crin étouffé de vielle à travers les vitres occultées de crasse.

— « ... La Margeride et le grand Causse
Belle Lozère, terre de bonheur,
Terre de lumière, chère à mon cœur... »

Ils mettaient un point d'honneur, puisque je ne dédaignais pas de fréquenter l'hôtel-bar-restaurant de Lionnel, à me saouler la gueule à l'œil. Je ne parvins jamais à payer une tournée. Il semblait que les femmes pouvaient bien se noircir comme des grenadiers, mais il était inconvenant qu'elles payent pour ça. Le soir, j'allais donc de temps en temps, une fois Juliette couchée, égayer un peu ma solitude au bar.

Un soir du début de novembre, je rentrai chez moi beurrée comme un petit Lu. En traversant la route, j'eus le regard littéralement aspiré par le ciel où un champ d'étoiles s'étirait d'un bout à l'autre, brillant avec une acuité inimaginable. C'était un vrai parterre de joyaux. Je me sentais vaguement anesthésiée, le souffle coupé d'émerveillement, et je me rappelle que la peau du visage me tirait comme si elle se rétractait sur mon crâne.

C'était d'une beauté inouïe. Je m'adossai au mur de la maison, puis me laissai glisser au sol et demeurai la tête renversée comme pour boire à longues goulées cette traînée de lumière

scintillante qui me ravissait tout le corps. L'envie de rentrer m'avait complètement désertée, comme celle de bouger. Je vis alors la grande silhouette de Lionnel, qui était taillé en V comme un athlète et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, fureter dans les alentours comme pour vérifier quelque chose. Il marcha sur moi à grandes enjambées, se pencha brutalement, me releva si vite que j'en eus le vertige et me dit d'un ton furieux :

— Rentre, tu vas crever.

Le lendemain, en me servant mon café, il m'expliqua qu'à moins quatorze (température à laquelle la nuit avait dévissé au moment où il s'inquiéta de moi), je pouvais mourir de froid bien avant le point du jour. Je compris alors que cette impression d'extase si douce qui m'avait clouée au mur de la maison, me gorgeant d'étoiles sous un ciel aiguisé par le froid, le visage crispé, c'était tout simplement un début d'hypothermie. Complètement raide, j'étais restée trop longtemps dehors.

Au fil des jours, je découvris que le village fonctionnait comme une entité primordiale. Que les gens s'aiment ou pas, qu'ils aient de l'estime les uns pour les autres ou non n'entrait pas en ligne de compte. J'étais exclue de ce mystérieux métabolisme social. J'étais en revanche — nous étions Juliette et moi — des éléments qui concernaient l'entité, dont il fallait s'occuper, qu'il fallait intégrer dans les préoccupations quotidiennes.

Au début, j'eus du mal à obtenir les papiers de la voiture que j'avais achetée. Le certificat de non-gage posait problème, je ne pouvais pas l'assurer. Lionnel, dès qu'il le sut, alla incontinent négocier avec le Capitaine de gendarmerie du coin. J'étais l'institutrice des Galinières, inutile de me demander mes papiers, le problème serait résolu, ou pas, un jour ou l'autre. Le Capitaine repéra ma 4L, mémorisa ma bouille et l'affaire fut réglée.

En y repensant, les souvenirs qui remontent sont de toutes sortes. Je suis dans cette chambre de malade et j'ai de plus en plus de mal à me déplacer. J'ai pris une décision avec laquelle je ne transigerai pas. L'infirmière vient deux fois par jour pour la chimio. C'est une jeune femme enjouée et efficace à laquelle je n'ai pas cru bon de dissimuler mes intentions. Elle attend que je me décide, respectueuse de mes choix mais aussi de la fragilité humaine qui pourrait me faire changer d'avis. Elle attend.

En ce moment, la Lozère est ce qui remonte le plus souvent de mes exhumations mémorielles. Ces dernières années, je l'avais pourtant complètement oubliée. Elle remonte comme s'il y était resté, sous une faible couche de terre et de roche, de neige et de tourbe, quelque chose d'essentiel que l'urgence de vivre m'aurait fait mettre de côté pour le décrypter plus tard, puis enfermer profondément dans une convulsion géologique de l'existence, le laissant sombrer entre des strates devenues hors d'atteinte.

Jusqu'aux remaniements géologiques de la maladie et de l'approche de la mort, qui le font remonter comme un sombre filon de tourmaline, un cadeau oublié, une boîte de Pandore, un simple indice peut-être. Je laisse les souvenirs remonter comme des bulles dans une eau encore tiède mais qui bientôt frémira. Des petites bulles.

La ville et mon passé ne m'avaient pas lâché la peau du cou. Et puis j'étais jeune, dotée d'un appétit solide malgré la guérilla chaotique de l'enfance, la galère bariolée et féroce de l'adolescence. J'étais de ces bois entêtés que les déchiquetements poussent à rejeter furieusement, en touffe, en scions bordéliques, enragés. Puisqu'on m'avait fait bouffer de la terre, j'avais un estomac d'autruche. Jetée au bouillon des grandes boucheries sexuelles à un âge où je n'avais pas encore perdu

toutes mes dents de lait, j'avais développé une fringale en clair-obscur de haine et d'amour entrelacés, nourrie de colère diffuse et d'un désir plein de bravoure. « Même pas mal » était ma devise, « même pas peur » mon credo. Il n'était pas né, celui qui parviendrait à me fermer ma gueule.

Les différentes parties de ma vie et ces versions de moi qui les avaient vécues, l'impuissance infantile, la liberté cruelle de la rue et, depuis quelques années, la réalité de l'institution scolaire où j'avais réussi à m'arrimer comme un trimard à un train en marche, formaient des tentacules autonomes et incoordonnés qui s'entraient souvent. J'étais aussi la jeune mère d'une enfant plus sauvage et entreprenante que nos sociétés compassées ne sont en mesure de l'accepter et, à présent, je me retrouvais avec ce fatras contradictoire sur une planète fabuleuse et incompréhensible où je faisais figure d'extraterrestre.

Et je m'y trouvais incroyablement bien. Incroyablement à côté de la plaque.

Vinrent successivement me voir un amant que j'avais connu à Marvejols, le père de Juliette et un amant de Paris auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Me fréquentèrent plus régulièrement un idiot sagace rongé de solitude qui s'était entiché de moi et un adolescent d'un hameau voisin.

Celui-là, âgé de quinze ans, marchait à travers la montagne au crépuscule et se pointait au moment où je préparais à manger pour Juliette. Il se tanquait dans un coin de la pièce et ne desserrait pas les dents, me laissant m'occuper de la petite. Quand elle était couchée, nous parlions en picolant jusqu'à une ou deux heures du matin. Je ne voulais pas coucher avec lui, sa jeunesse me terrorisait. J'avais l'impression qu'en lui cédant, je libèrerais l'envie d'en finir que je sentais trépigner dans les caves de son esprit. Je le sentais quêter ma chair comme une

approbation de la faucheuse. Il avait un visage dur et fermé, parsemé d'éphélides, des yeux pâles et des cheveux d'étope. Je devais invariablement le foutre à la porte car il ne voulait pas me quitter. Parfois, je le raccompagnais chez lui en voiture, tant que les routes étaient praticables. Il m'embrassait avec la légèreté d'un fantôme. J'aurais pu le croire de neige douce, une simple émanation du plateau. Le plus souvent, il préférait rentrer seul et s'évanouissait dans ces sentes tortueuses qu'il parcourait les yeux fermés suivant des trajectoires parallèles à celles des cochons et des chèvres. Ainsi désignaient-ils les sangliers et les chevreuils.

Il s'appelait Rémi, comme le petit garçon de la méthode de lecture.

L'idiot tissa autour de moi un écheveau de petits services que je ne pouvais pas facilement refuser. Je suis ennuyée de l'appeler l'idiot car, comme tous les gens qu'on définit ainsi, il avait une grande finesse de perception et une sagacité animale. Il savait tout faire de ses mains mais pour les humains, c'était un idiot et il bossait au CAT du coin. C'est lui qui m'apprit tout au début, les champignons, les plantes, les chemins. Le dimanche, il m'emmenait au restaurant avec la petite, à Langogne ou à Châteauneuf-de-Randon. C'était son plaisir. Je l'estimais et j'avais pour lui une réelle amitié, mais il m'étouffait de sa sollicitude. Et bien que je lui aie mis dès le départ les points sur les i, car il ne me plaisait pas, il n'abandonna jamais l'idée de se mettre avec moi, si bien que je finis par rompre complètement avec lui.

L'amant de Marvejols était un maquereau de montagne, un joueur impénitent, un boxeur et un truand. Comme barbeau, il servait d'intermédiaire à deux Annamites mariées à des agriculteurs chenus afin de venir faire leur pelote en France. Les prix étaient faramineux, dus à la solitude des paysans et au fait

qu'ils n'avaient pas l'occasion de dépenser leur thune. Les filles étaient sympathiques et déterminées, je les avais rencontrées quelquefois. Quand il les mettait en contact avec un amateur, elles laissaient à Charles 20 % de la prestation.

Lorsque je m'installai dans la montagne, notre brève amourette touchait à sa fin. Il vint me voir par affection, par curiosité aussi, et pour grappiller encore quelques bribes de nos salarieries réciproques. Plus tard, il partit en Afrique protéger les gorilles des contrebandiers. Je n'en entendis plus parler.

En un mot comme en cent, ça défilait à la petite école. Le village n'en perdait pas une miette. Cet espionnage constant m'offusquait au début mais je compris vite qu'il ne s'assortissait d'aucun jugement. En fait, les péripéties de ma vie les divertissaient prodigieusement. Bien que tous chrétiens pratiquants jusqu'au bout des ongles, bien que le curé fût de fait, devant le maire, l'autorité du village, je déduisis, de réflexions entendues par hasard, qu'ils considéraient mes démêlés avec les garçons comme un indice somme toute rassurant de bonne santé.

Et de bonne santé, sur la Margeride, on en avait besoin.

Cette immixtion infernale dans ma vie privée était constante, naïve et décomplexée. Je finis par conclure, en me familiarisant avec eux, que la vie privée était une notion trop luxueuse pour des conditions de vie pareilles. Ils étaient obligés de considérer toute existence cohabitant avec la leur sous toutes ses facettes et dans tous ses développements. Car savoir, c'est pouvoir agir ou, dans le meilleur des cas, prévenir les emmerdements. Il fallait donc que tout le monde sût à quoi s'en tenir sur tout. Mais jamais ils ne s'en servirent contre moi ni n'émirent la moindre remarque. J'étais tout simplement sous leur responsabilité, comme une enfant mineure. Là où je me trouvais, toutes les compétences que j'avais acquises dans les charniers de mon

enfance, dans les quartiers, dans la rue, dans la zone, me laissaient nue comme un nourrisson. Je ne connaissais ni la montagne, ni la neige, ni le froid. Je ne connaissais pas les codes ni les nécessités de cette vie moyenâgeuse qui réclamait tant de courage, d'abnégation et d'ingéniosité. Je ne savais rien du lien, ambivalent mais lourd comme un câble d'amarrage de pétrolier, qui unit les bêtes et les hommes. Je ne connaissais pas la terre, ni les arbres, ni les herbes. Je ne savais rien des rivières. Un nourrisson.

Et la ville ne m'oubliait pas.

Vanessa ne m'oubliait pas.